

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

Ensuite vint la Saint Jean, mais elle fut triste... "La veille de la Saint-Jean, écrit Nansen, nous aurions dû allumer selon la coutume un feu de joie ; mais, à consulter mon journal, il ne semble pas que nous ayons eu le vent convenable..." Peut-être aussi les fagots manquaient-ils... "J'ai vu bien des veilles de la Saint Jean sous des cieus divers, mais jamais de semblables à celle-ci. Si loin, loin de tous ceux qu'on réunit ce soir-là ! Je pense à la gaieté qui règne autour des feux de joie, là-bas au pays, j'entends le raclement des violons, les éclats de rire, les salves de coups de fusil, les échos répercutés par les montagnes empourprées. Puis je regarde autour de moi cette étendue sans fin, blanche dans le brouillard et le givre, et j'écoute le sifflement du vent.

"... La Saint-Jean est passée ; les jours de nouveau raccourcissent, et de nouveau, la longue nuit d'hiver commence à se rapprocher : peut-être nous retrouvera-t-elle aussi avancés qu'elle nous a laissés.

"... Et je le désire, presque, le retour de la nuit polaire, avec son monde féérique d'étoiles, ses lumières boréales, et l'éclat de la lune dans le profond silence... Le jour éternel m'obsède et m'opprime.

"... La paix de la vie est retrouvée, dit on, par les saints au désert. Ici, c'est un désert aussi ; mais la paix, je ne la connais point : je suppose que c'est la sainteté qui manque."

C'était surtout l'occasion d'agir qui manquait à Nansen... "Avec quelle joie je m'élançais dans la vie réelle pour me frayer un chemin sur la glace et la mer avec des traîneaux, des bateaux, des kayaks ! Il est bien certain qu'il est aisé de vivre une vie de bataille ; mais ici il n'y a ni tempête ni bataille ; et je soupire après elles."

Cependant, sans que Nansen eût encore confié ses projets à ses compagnons, sauf quelques mots dit à Sverdrup, tout se préparait aussi bien pour une expédition possible qu'en prévision des éventualités qui rendraient nécessaire l'abandon du navire. Les traîneaux à mains, sembla-

bles à des jouets d'enfants et légers comme eux, avaient été visités et réparés avec soin. Des kayaks, aux fines membrures recouvertes de peau ou de toile à voile, facile à transporter sur la glace en cas de retraite, sur les traîneaux à main qu'on tire derrière soi, avaient été construits, ainsi que des traîneaux à chiens. "... Je sens, écrivait Nansen, que nous avons ou plutôt que nous aurons tout ce qui est nécessaire pour une retraite brillante. Je soupirerais volontiers après la défaite, la défaite décisive, afin de pouvoir montrer quelles ressources sont en nous, et de mettre fin à cette fatigante inaction."

Le temps se passait à ces préparatifs, et Nansen ne pouvait qu'admirer la sereine confiance et l'endurance de ses compagnons. Un soir de la fin de l'été, il causait avec Pettersen, le forgeron. Tous deux s'entretenaient de ce qu'ils feraient quand ils seraient de retour au pays. "Oh ! vous, disait Lars Pettersen, vous irez au Pôle Sud. — Et vous, répliquait Nansen, relèverez-vous vos manches et vous remettrez-vous à l'ouvrage ? — Très probablement ; seulement je voudrais d'abord prendre un semaine de vacances. Après un tel voyage, j'en aurai besoin avant de m'atteler de nouveau à mon enclume."

SECOND HIVERNAGE

Les saisons se succédaient et le parti de Nansen était pris : à la fin de l'hiver de 1894-95 il quitterait le *Fram* avec des chiens, des traîneaux et des kayaks, et il pousserait aussi loin que possible droit au Pôle. "C'est pure vanité, se disait-il, jeu d'enfant en comparaison de ce que nous faisons et espérons faire ; mais malgré tout, je dois confesser que je suis assez fou pour essayer d'atteindre le Pôle, pendant que j'y suis."

Le 22 septembre 1894, il y avait juste un an que le *Fram* avait été

amarré à la banquise qu'il n'avait plus quittée. Elle avait bien été un peu secouée par les pressions ; elle avait bien un peu fondu en été ; mais en somme elle était toujours là : et banquise et navire, l'une portant l'autre, avaient en définitive parcouru, pendant l'année écoulée, pas mal de chemin. Quelle distance exactement ? C'est ce que Scott Hansen établit en dressant une carte du trajet effectué.

Du 22 septembre 1893 à la date correspondante en 1894, la dérive avait été de 189 milles, ou 3° 9' de latitude. Mais, à compter du point le plus méridional atteint au moment du long recul du *Fram*, le 7 novembre 1893, jusqu'au plus septentrional atteint au cours de l'été, la dérive était de 389 milles, ou 5° 5'. Du sud au nord, le *Fram* avait chassé de 4 degrés pleins, de 77° 43' à 81° 53'. En continuant la ligne de cette dérive on constatait qu'elle coupait la terre du Nord-Est du Spitzberg, après avoir dépassé un peu le 84° par 75° de longitude Est, au N. N. E. de la terre François-Joseph. A raison de 305 milles par an, il faudrait deux ans et sept mois pour parcourir cette distance : dans deux ans et sept mois le *Fram* retrouverait l'eau libre. Mais diverses considérations permettaient à Nansen d'espérer que la ligne générale de la dérive infléchirait un peu vers le nord et que l'allure en serait un peu plus rapide : de sorte que le *Fram* pourrait parvenir jusqu'au 85° et être de retour en Norvège dans deux ans. Les choses se passant ainsi, l'hypothèse de Nansen était démontrée et son plan était réalisé avec une exactitude rigoureuse... — En réalité elles allaient se passer ainsi

Laisser le *Fram* suivre triomphalement le chemin qu'il lui avait méthodiquement assigné, laisser ses compagnons poursuivre les observations scientifiques qu'ensemble ils avaient entreprises, et, avec un seul d'entre

eux, tenter une marche rapide et directe jusqu'au Pôle même ou jusqu'à son voisinage immédiat, voilà ce que voulait faire Nansen. Sur l'expédition du *Fram*, qui avait en quelque sorte moins d'attrait pour lui depuis que le succès lui en paraissait assuré, il greffait une seconde expédition, plus semblable aux explorations arctiques antérieures, plus aventureuse, mais préparée avec le même sens pratique, avec le même souci des moindres détails d'organisation que la première.

Le second hivernage du *Fram* fut consacré à organiser l'expédition nouvelle.

Jouli, 4 octobre.

— ... Un état d'esprit très satisfaisant règne à bord

au moment où nous entrons dans notre seconde nuit arctique, qui sera, nous devons l'espérer, plus longue et plus froide que toutes celles que d'autres voyageurs ont subies avant nous. La lumière décline chaque jour ; bientôt elle aura disparu ; mais la bonne humeur ne s'évanouit pas avec le jour. Il me semble que nous sommes plus uniformément satisfaits que nous ne l'avons été jusqu'à présent. Je n'en puis dire la raison : peut-être l'habitude. Il faut dire aussi que nous nageons dans l'abondance et le bien-être... Nous avons du pétrole pour dix ans sans nous priver de lumière, et ce que nous pourrions brûler de charbon dans le poêle du salon sera une bagatelle eu égard aux 100 tonnes que nous possédons et dont nous n'aurons l'usage qu'en retrouvant la mer libre... Nous aurons d'autant plus chaud cet hiver que nous avons jeté une tente sur le *Fram*, dont l'arrière seul a été laissé à découvert...

"Mercredi, 10 octobre. — J'ai exactement trente-trois ans. Qu'en dire, sinon que la vie s'en va et ne revient jamais sur ses pas ? Ils m'ont tous fait fête aujourd'hui avec un empressement touchant. Le navire était pavoisé, et quand je suis entré dans le salon, ils m'ont exprimé des souhaits chaleureux... Le thermomètre marque ce soir — 31° centigrades — c'est assurément le plus froid anniversaire que j'aie jamais eu. Dîner somptueux..."

"Dimanche, 11 octobre. — ... Un grand banquet a célébré aujourd'hui le quatre-vingt-deuxième degré. Menn splendide... Après le souper, exquises comme le dîner, nous avons demandé de la musique qui nous a été libéralement octroyée toute la soirée par des artistes accomplis sur l'orgue. Bentzen s'est spécialement distingué, ses récentes expériences avec la manivelle de la ligne de sonde lui ayant donné un bon entraînement. Par



LE DEPART DE NANSEN ET DE JOHANSEN. LE 11 MARS 1895